

Pourquoi chanter quand il y a la mort?

Trois générations de poètes écrivent contre ou... pour la mort
René Lapierre, *Viendras-tu avec moi?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 62 p., 12,95 \$.

Hédi Bouraoui, *Nomadaime*, Toronto, Gref, coll. « Écrits torontois », 1995, 104 p., 28 \$.

Louis Cornellier, *Pavane pour des proses défuntes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 52 p., 10 \$.

Jacques Paquin

Number 83, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38907ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

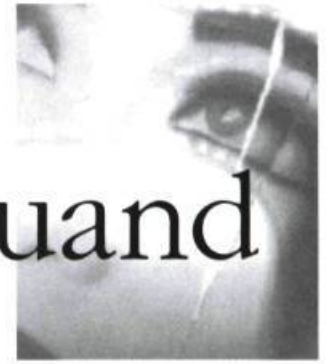
Cite this review

Paquin, J. (1996). Review of [Pourquoi chanter quand il y a la mort? Trois générations de poètes écrivent contre ou... pour la mort / René Lapierre, *Viendras-tu avec moi?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 62 p., 12,95 \$. / Hédi Bouraoui, *Nomadaime*, Toronto, Gref, coll. « Écrits torontois », 1995, 104 p., 28 \$. / Louis Cornellier, *Pavane pour des proses défuntes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 52 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (83), 37–38.

René Lapierre, *Viendras-tu avec moi ?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 62 p., 12,95 \$.

Hédi Bouraoui, *Nomadaime*, Toronto, Gref, coll. « Écrits torontois », 1995, 104 p., 28 \$.

Louis Cornellier, *Pavane pour des proses défuntes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 52 p., 10 \$.



Pourquoi chanter quand il y a la mort ?

Trois générations de poètes écrivent contre ou... pour la mort.

POÉSIE

Jacques Paquin

LA MORT, ON LE SAIT, EST INSCRITE DANS LA LANGUE. C'est par petites doses homéopathiques que les poètes peuvent réussir à en retarder l'échéance ultime, René Lapierre joue d'audace en nous proposant de nous laisser séduire carrément, alors que Hédi Bouraoui y échappe par l'errance et que Louis Cornellier la conjure par les rythmes lascifs de la danse.

Viens jouer à la mort

Si tout intitulé peut être lu comme un programme de lecture, celui de René Lapierre, *Viendras-tu avec moi ?*, s'avère particulièrement efficace. Ce recueil, son cinquième, s'adresse directement au lecteur en le conviant à une aventure qu'on pourrait croire ludique (comment résister au plaisir de lire « *Viendras-tu jouer avec moi ?* »). Mais c'est un colis piégé. Par le biais d'une épigraphe de Nilda Fernandez, on enjoint le lecteur de faire le grand saut dans la mort : « Et quand la mort sera plus belle / que n'aura été ma vie / Me resteras-tu fidèle / Viendras-tu avec moi ? » Si jeu il y a, il risque d'être mortel. Que renferme donc cette énigmatique boîte de Pandore ? Deux types de textes dominent : le premier semble tiré d'une scène de roman noir américain, au moment ultime où le protagoniste est confronté à la mort, froide et impassible comme le canon d'un colt ou distillatrice d'un ennui mortellement bourgeois. Ces textes offrent une tranche de vie au cours de laquelle divers personnages doivent se mesurer à leur propre perte (physique ou psychologique). René Lapierre fait éclater toute conception réductrice de l'idée de poème en insérant des formes narratives pour le moins inusitées ; mais c'est devenu monnaie courante aux Herbes rouges, qui publient des écrits en marge des canons esthétiques établis. L'auteur a cueilli des scènes, toutes différentes, sans continuité l'une avec l'autre, qu'il a distribuées dans le recueil pour créer un effet kaléidoscopique qui n'est pas sans rappeler les romans de Dos Passos où se déroulent maints dialogues et intrigues dont il est difficile de dégager l'unité narrative. Ce type de discours caractérise le versant de la mort.

L'autre type de discours, marqué par l'italique, s'ouvre sur une épigraphe de Lou-Andréas Salomé, et emprunte la forme

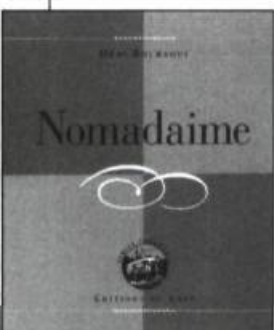
épistolaire. Une femme y exprime la passion qu'elle éprouve pour sa destinatrice. Contrairement à la prose fictionnelle, ces lettres mettent en œuvre une rhétorique amoureuse parée de l'exotisme du pays de la correspondante. L'accolade entre les deux discours signale une seule et même issue, la mort, soit sous la contrainte, dans les textes de fiction, soit désirée, dans les textes lyriques. La prose fictionnelle est marquée par le discontinu dans la mesure où ce n'est qu'à de rares exceptions qu'un personnage se retrouvera dans plus d'une scène ; quant aux textes lyriques, l'identité des correspondantes s'estompera progressivement, au fil des lettres, avec la disparition des marques habituelles de l'écriture épistolaire (date, lieu, et même signature). Entre ces deux formes, quelques poèmes en vers réitèrent sous d'autres formes le même pacte avec la mort, conçue comme une aventure exaltante. Le lecteur est invité tout autant à la perte de soi qu'à celle des repères habituels de la forme poétique. On parle depuis un certain nombre d'années de l'importance de la prose dans notre poésie. Mais c'est le plus souvent une prose qui se plie au rythme et à la forme poétique. Lapierre a opté résolument pour l'importation d'une prose irrécupérable par la poésie, ce qui rend l'expérience de lecture plutôt déstabilisante. Mais l'absence de liens entre les pièces de fiction, qui peut surprendre le lecteur de prose fictionnelle, reproduit la relative indépendance des poèmes que le lecteur de poésie a quant à lui acceptée depuis longtemps.

Poèmes caravaniers

Le nom de Hédi Bouraoui ne m'était pas totalement inconnu, puisque je l'avais rencontré au hasard de certaines lectures professionnelles. Je le connaissais donc un peu comme universitaire, non pas comme poète. Or, j'ai été surpris d'apprendre qu'il en était à sa treizième publication. Cette ignorance est en partie imputable au fait que tous ses recueils ont été publiés hors du Québec, et qu'une bonne partie d'entre eux l'ont été hors des frontières canadiennes. Sous une très belle jaquette mariant le jaune et le vert dans leurs teintes les plus tendres, on trouve six sections qui marquent un attrait évident pour l'égaré et le voyage perpétuel. Le mot-valise de l'intitulé annonce déjà la tonalité de l'ensemble, axée à la fois sur le déplacement et sur la parole amoureuse. Le poète est en outre très sensible à la matière des mots, et nombreuses sont les créations lexicales, qu'on rencontre à peu près à toutes les pages. Mais le



René Lapierre



jeu n'est pas gratuit, la matière des mots suscite des images riches et suggestives. Les multiples enjambements entre les vers suggèrent la mobilité inhérente à toute parole voyageuse qui ne se fixe que pour repartir. Dire l'amour en poésie, c'est surtout faire l'amour avec les mots, ce que manifeste avec bonheur un poème comme « Dépister » où le transport des sens déporte le sens des mots : « J'erre et me fixe parfois dans la pulpe du mot / Douillette nativité qui risque / De devenir armoire à souvenirs / Je la prends parfois / Vestibule d'un avenir » (p. 20). La très riche culture de Hédi Bouraoui, qui déborde généreusement les références occidentales, imprime à son verbe poétique une grâce de l'expression qui se poursuit même dans la douleur. On peut déplorer les abus dans l'accouplement des vocables, mais on ne pourra remettre en question l'enthousiasme poétique qui se vérifie de bout en bout de ce périple du langage.

Invitation à la valse

Ce second recueil de Louis Cornellier, au titre ravelien, comporte trois volets, tous plus ou moins dominés par la danse et la prière : le premier porte l'intitulé du recueil, puis suivent « La danse des figurines » et « Suppliques pour la lointaine ». Le premier triptyque est écrit dans une prose rapide, sans ponctuation, et dénote un intérêt pour les effets rythmiques. Avaro de notations trop réalistes, cette poésie fonde son territoire dans la mise en discours de l'autre, une femme, cloîtrée dans un mutisme qui exacerbe la parole du locuteur. Comme dans la tradition des troubadours, pour lesquels l'exaltation amoureuse se traduit par le verbe sacré, Louis Cornellier imprègne son chant d'une ferveur

religieuse qui peut aller jusqu'à la tyrannie baudelairienne : « [...] pourquoi moi implores-tu lancinante parce qu'il le faut mon ange tu vois ton agonie n'est qu'entamée [...] » (p. 14). Comme il est de mise dans l'adresse amoureuse, l'autre se voit toujours contraint(e) d'adopter un rôle et un scénario imposés à l'avance. Mais la prose rattrape toujours celui ou celle qui s'abandonne trop aveuglément au chant, même le plus sublime. Juste retour des choses, sans doute, le déclin du chant coïncide avec une prose qui tombe à plat : « sur les hauteurs aveuglé je chante sur les hauteurs ma prière comme un appel rebondit à la surface des sentiments que je croyais vrais [...] » (p. 21). La deuxième section est vraisemblablement constituée d'études ou de préludes sur l'expressivité des rythmes de la danse. Plus narrative, elle m'a paru inégale et peu convaincante, malgré l'originalité de l'entreprise. Quant à la dernière partie, « Suppliques pour la lointaine », elle renoue, la ponctuation en plus, avec les propos de la première section. La figure de l'Absenté resurgit, mais elle n'ajoute rien de neuf. Il m'a semblé que la source d'inspiration de cette poésie, en quête tout autant de musiques que d'amour, commençait à se tarir. Le poète l'admet lui-même lorsqu'il écrit : « Se pourrait-il que mes mots se soient, en chemin vers toi, perdus ? » (p. 50) Ce recueil vaut donc surtout pour son premier volet, à mon avis le mieux inspiré des trois. Cornellier est encore un très jeune poète qui a su déjà trouver une voix bien à lui. Il faudra suivre de près cette écriture en émergence.

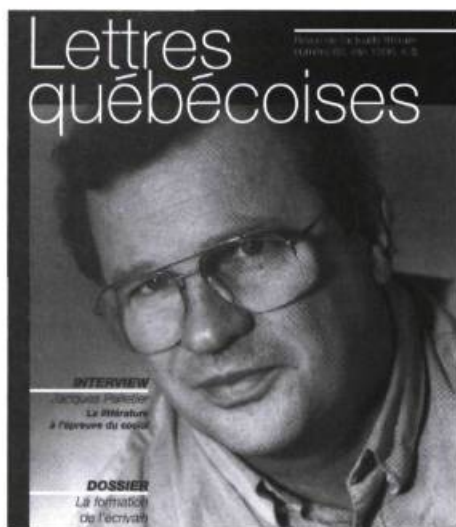


Louis Cornellier



Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire



Lettres québécoises,
une revue entièrement consacrée
à la littérature québécoise depuis plus de 20 ans.

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)

2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)

3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

INDIVIDU

Canada 20 \$

Étranger 25 \$

INSTITUTION

Canada 25 \$

Étranger 30 \$

INDIVIDU

Canada 35 \$

Étranger 45 \$

INSTITUTION

Canada 45 \$

Étranger 55 \$

INDIVIDU

Canada 50 \$

Étranger 70 \$

INSTITUTION

Canada 70 \$

Étranger 80 \$

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Tél.

Ci-joint :

Chèque

Mandat postal

MasterCard

Visa

No

Exp.

Signature

Date

83

RETOURNER À : Lettres québécoises, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Tél.: (514) 525-9518 • Téléc.: (514) 525-7537